

Laurent Quinton

QU'EN PENSE LA COMMUNAUTÉ ?

Pièce avec chien

Cette pièce a été écrite suite à la commande de Marine Bachelot en mai 2006, pour le spectacle « **Courtes pièces politiques** », créé par la compagnie **Lumière d'août** au Théâtre La Paillette, à Rennes du 28 novembre au 2 décembre 2006.

(Plus d'informations :

http://www.lumieredaout.net/creations_courtes_pieces_politiques_htm)

Aboyer, ça veut dire parler comme les chiens.
SUPER.

Le chien. L'homme (ou la femme). Il serait probablement pénible qu'à cette occasion un acteur se déguise en chien.

I.

L'HOMME. — Salut chien.

LE CHIEN. — Salut homme.

L'HOMME. — Tout va bien pour toi ?

LE CHIEN. — Oui.

L'HOMME. — Bon. Content d'être là ?

LE CHIEN. — Ma foi oui. On est bien là.

L'HOMME. — Bien. Tu sais, chien, que j'ai un rapport contrarié à toi ?

LE CHIEN. — (*Silence.*) Vas-y je t'écoute.

L'HOMME. — Eh bien, il m'arrive régulièrement de penser à toi, tu sais. Et quand je pense à toi, je me dis que tu es, eh bien, un être globalement difforme, répugnant, honteux, même.

LE CHIEN. — Ah bon.

L'HOMME. — Oui. Honteux, vraiment, je ne blague pas. J'essaie d'être précis dans les mots que j'emploie. C'est pour ne pas te blesser, parce que je ne veux pas te blesser, tu sais.

LE CHIEN. — Je comprends ton scrupule.

L'HOMME. — Oui car au bout du compte, tu es plutôt, toi ce chien-là qui es maintenant là à deviser gaiement avec moi, tu es plutôt sympathique, comme incarnation de chien j'entends. Tu es un individu chien plutôt sympathique et dont la compagnie m'est plutôt, tu sais, agréable.

LE CHIEN. — Je te remercie.

L'HOMME. — Mais comprends-moi bien, ce n'est pas sur toi que porte ma critique.

LE CHIEN. — Ah. Et sur quoi alors ?

L'HOMME. — Eh bien comme je te le disais, c'est sur ton être de chien qu'elle porte — sur ton être-chien, si je puis m'exprimer ainsi.

LE CHIEN. — Mon être-chien ?

L'HOMME. — Ton être-chien. Tu me suis ?

LE CHIEN. — Je crois, oui. Je suis impatient de connaître la suite.

L'HOMME. — Ton être, je te le dis carrément, ton être me fait honte. Par exemple, quand toi et tes congénères aboyez, j'ai honte. Quand tu pisses contre un poteau municipal, puis que tu t'en vas comme si de rien n'était, comme si nous ne t'avions pas vu, ça me fait honte, ça me dresse les poils sur les bras. Et quand tu renifles le cul de ton congénère qui vient de chier sur un coin de trottoir, j'ai honte. J'ai honte de ton existence de chien.

LE CHIEN. — Et quand je déambule stupidement la langue pendante aussi, j'imagine ?

L'HOMME. — Mais oui !

LE CHIEN. — Et quand je tente, en tressautant sur place, et avec ma bite longue et humide, de m'accoupler à un congénère, qu'il soit mâle ou femelle d'ailleurs, tu rougis ?

L'HOMME. — Oui, c'est cela. Cramoisi je suis.

LE CHIEN. — Et quand je gueule parce que simplement du mouvement (une voiture, un adolescent à bicyclette ou même un congénère) vient à passer dans mon champ sensoriel ?

L'HOMME. — Alors là je me rends compte à quel point tu es stupide et inutile et moralement laid.

LE CHIEN. — Je comprends. Je comprends parfaitement ce que tu peux ressentir.

L'HOMME. — Vraiment ?

LE CHIEN. — Oui. Je suis chien mais je suis aussi individu. Alors il m'arrive de sentir les choses. Mais la honte que tu m'exprimes me semble de nature complexe, l'air de rien. Car sais-tu ce qui précisément te fait honte ?

L'HOMME. — Eh bien je te l'ai dit, tes aboiements, ta merde, tes copulations, tes perceptions, ta présence même. Avais-tu déjà remarqué que les mots *chien* et *chier* s'écrivaient quasiment de la même manière ? C'est un signe ça, non ?

LE CHIEN. — OK. (*Silence.*)

L'HOMME. — Mais encore une fois hein, ce n'est pas contre toi que j'en ai, mais contre ton être. Je n'y peux rien, c'est comme ça.

LE CHIEN. — Ah oui oui, ne t'inquiète pas, je comprends la subtile distinction que tu poses ici.

L'HOMME. — Je te remercie à mon tour. Car c'est vraiment agréable de discuter avec des individus aussi intelligents et dénués d'a priori que toi.

LE CHIEN. — N'est-ce pas. Bon. Mais tu n'as pas répondu à ma question : pourquoi mon être te fait-il honte ? Est-ce parce que les aboiements, les copulations et la merde canines sont des choses honteuses en soi ?

L'HOMME. — Bah oui. Ton sexe est hideux, et ta merde répugnante, et tu le sais toi-même.

LE CHIEN. — Oui oui, nous le savons tous. Mais j'entends autre chose dans ce que tu dis. Continue s'il te plaît.

L'HOMME. — (*Silence.*) Ta merde pue, ton sexe luit d'une manière obscène.

LE CHIEN. — Obscène ?

L'HOMME. — Obscène. Ta réalité m'est obscène.

LE CHIEN. — Tu veux dire qu'elle t'est impudique ?

L'HOMME. — Obscène, impudique, oui c'est la même chose pour moi.

LE CHIEN. — Tu as raison. (*Silence.*) Ce que moi et mes congénères te montrons de notre vie vivante, tout ça est obscène. Obscène, ça veut dire que ça ne devrait pas réussir à parvenir à ta conscience, et que pourtant ça y parvient. L'obscène de ma vie vivante te choque parce que cette vie-là, tu ne devrais pas avoir à la subir, et pourtant je te la fais subir quotidiennement, contre ton gré. Ma vie de chien qui copule, déambule, hurle et chie, tout ça te fait violence, n'est-ce pas ? Cette vitalité t'agresse au plus profond de toi-même, n'est-ce pas ?

L'HOMME. — Oui. Tu t'exprimes bien, chien. Ça fait plaisir.

LE CHIEN. — Pour toi ma vie c'est un peu, si tu me passes l'expression, de la pornographie canine. Et le pire est que tout le monde y a droit. Chaque jour, les vieux, les jeunes, les femmes et les enfants, les athées et les croyants, les catholiques et les musulmans, les gens de gauche comme de droite subissent notre pornographie canine. Les Américains ont une expression pour désigner ça : *reality porn*, « le porno de la réalité », le porno sans fioritures ni fiction, sans accessoires, la réalité brute, sale et commune — vulgaire. Tout s'emboîte, tu vois. C'est ça le porno.

L'HOMME. — C'est un scandale. Si au moins toi et tes congénères portiez des bas blancs ou possédiez une bouche pulpeuse.

LE CHIEN. — Et sais-tu pourquoi ça ne devrait pas te parvenir et que pourtant ça te parvient, cette réalité-là ? Sais-tu pourquoi tu ne pourras probablement jamais te débarrasser de ce sentiment de honte, à moins de nous exterminer par paquets de chiens ?

L'HOMME. — Mais parce que cette réalité est sale et hideuse, et que moi, et pas moins que n'importe qui d'autre sur cette Terre, je n'aime à rentrer en contact avec ce qui est sale et hideux. Faudrait être con vraiment pour aimer ça. Moi j'aime ce qui est beau et agréable. La musique douce et mélancolique, la chair palpitante et rose des gorges féminines, un paysage de plaine polonaise balayée par le vent d'été.

LE CHIEN. — Tout à fait d'accord avec toi. J'aime ces choses-là moi aussi. Mais décidément, tu ne vois pas grand-chose. Bon, on va un peu accélérer le mouvement.

L'HOMME. — Je ne comprends pas.

LE CHIEN. — Bien sûr, bien sûr. Écoute, ce que je veux te dire depuis tout à l'heure, et que j'essaie de t'amener avec d'autant plus de douceur que tu me sembles peu capable d'en comprendre le sens, c'est que notre réalité à nous chiens, qui te dégoûte et ta réalité à toi ne sont qu'une seule et même chose. Ce que tu vois de nous, notre merde, nos copulations ridicules, et notre être constamment stupide, c'est aussi ta merde, tes copulations ridicules et ton être stupide. Ce que nous te dévoilons, ce n'est pas une réalité qui te serait étrangère, avec laquelle tu n'aurais rien à voir, c'est bien au contraire ta réalité profonde. Ce que tu ressens comme obscène — et à juste titre, d'ailleurs — ce n'est pas une exception, une monstruosité de la nature que nous incarnerions, moi et mes congénères, mais bien plutôt l'intimité même de la nature. Ce que nous te montrons, c'est l'intimité de notre être — et du tien.

L'HOMME. — Tu veux dire que moi aussi, je chie, je copule et je hurle ?

LE CHIEN. — Attends, je fais une pause. Tu me donnes chaud à ne rien comprendre. C'est usant à la fin.

L'HOMME. — Je suis désolé.

LE CHIEN. — Ce n'est rien. (*Silence et pause. Le chien peut boire de l'eau à la bouteille, par exemple. On devrait pouvoir comprendre que le chien est vraiment fatigué, et un peu énervé aussi. Mais sa bonne volonté devrait reprendre le dessus. L'homme doit avoir perdu la quasi-totalité de ce qui pouvait le rendre sympathique auprès des spectateurs. Mais il regagnera de la sympathie en apprenant à écouter le chien.*)

II.

LE CHIEN. — Bon. (*Avec la brusque conscience que la pause rendra difficile la reprise de la discussion. C'est idiot, mais il fallait bien la faire, cette pause.*) Bien sûr que tu copules et que tu chies et que tu hurles, et même si je ne suis pas là pour le vérifier, je le sais. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Écoute : ce qui hurle en toi, c'est nous. Ce qui chie en toi, c'est nous. Et quand ton sexe est long et humide, peut-être que là encore nous en sommes.

L'HOMME. — Je ne comprends rien !

LE CHIEN. — Mais bien sûr ! Écoute, écoute-moi bien. Lorsque en janvier 1945, l'Armée rouge libéra les premiers camps de concentration nazis, les soldats soviétiques ressentirent de la honte face aux corps décharnés, monstrueusement maigres des déportés. Tu entends ce que je dis ?

L'HOMME. — ... monstrueusement maigres des déportés.

LE CHIEN. — Oui, monstrueusement maigres parce que leur maigreur était inédite, leurs corps étaient dans un état qu'on n'avait jamais vu jusqu'alors. Et pourtant les Russes

ont une sacrée culture de la famine. Qu'est-ce qui faisait honte aux soldats alors ? D'abord c'était ce qu'on appelle l'inhumanité des SS. Les Russes avaient honte de ce que des hommes avaient pu faire à d'autres hommes. Ils avaient honte parce qu'ils étaient eux-mêmes des hommes, des congénères, et ils découvraient ainsi cette solidarité maudite de l'espèce humaine, ce lien instinctif et indéfectible qui relie les hommes entre eux, malgré tous les efforts de séparation et de distinction qu'on appelle *culture* et *éducation*. Mais surtout, les Russes avaient honte de ce qu'ils avaient pu devenir les déportés, dont l'apparence, strictement, n'avait plus rien d'humain. Ils avaient honte parce qu'ils se rendaient compte qu'ils auraient pu eux-mêmes ressembler à ces déportés. En regardant les déportés, les Russes pouvaient mesurer jusqu'à quel degré de métamorphose pouvait s'élever la nature humaine. Devant les Russes, les déportés n'étaient plus capables de montrer les signes qui permettent de reconnaître ce qui est humain, et avec lesquels on définit traditionnellement l'humain. Ils ne parlaient plus, ne pensaient plus, ne sentaient plus rien, ils ne parvenaient plus à se tenir debout. Ils avaient perdu toute dignité, comme on dit. Ils se dévoilaient alors à la fois comme humains et comme non-humains.

L'HOMME. — (*craintif et perplexe*) Et ?

LE CHIEN. — Eh bien, ce que ces déportés dévoilaient aux Russes, c'était que l'espèce humaine est un lieu constant de métamorphose. L'humain est cet être qui peut se métamorphoser en non-humain. L'humain est cet être capable d'être autre chose que ce qu'il est. L'humain peut être non-humain, il peut être animal, végétal, minéral ; il peut être chien, rhododendron ou bloc de schiste. Mais dans ces métamorphoses il reste humain malgré tout, il ne cesse jamais d'être humain. Tu comprends ? Tu vois où je veux en venir ?

L'HOMME. — (*secoue la tête.*)

LE CHIEN. — Ce n'est pas grave, mais il va falloir continuer quand même. (*Reprise de souffle.*) Tout le monde fait ces expériences de métamorphose, et tous les jours encore, mais peu de personnes veulent en prendre conscience et les accepter. C'est comme ça, et on ne peut sans doute pas y changer grand-chose. L'histoire de la pensée, et l'histoire des arts est pourtant remplie d'exemples de ces métamorphoses, mais dès que ça doit passer dans le champ de la réalité concrète, politique, alors là il n'y a plus personne. On veut bien écouter des vieillards nous raconter qu'il y a 5 000 ans des hommes furent transformés en pourceaux par une magicienne hystérique ; on veut bien frémir en pensant qu'à la pleine lune, quelques gaillards frappés par le sort se couvrent de poils et s'en vont croquer indifféremment brebis et pucelles égarées ; on veut bien baisser la tête quand un type en chasuble nous dit que sang et vin, chair et pain, tout ça finalement c'est du pareil au même. Ça, les histoires, on aime bien. Mais dès qu'il faut concrètement appliquer ça dans notre vie, dès qu'on serait prêt à s'affairer à la réalité (ce qui est la définition même du politique), et dès qu'il pourrait être question de nourrir nos structures intimes et politiques avec cette réalité-là, alors

là non non non, personne ne fait plus rien. On préfère se dire que les structures politiques doivent se nourrir de réalités politiques, et qu'il ne faut pas mélanger la réalité « concrète » avec des rêveries ou des âneries intellectuelles et artistiques. On préfère séparer les champs de l'existence, et on appelle ça : *rationalité*. Ou : *bon sens*. Ou encore : *principe de réalité*. Mais quelle réalité est plus importante et plus fondamentale que cette histoire que l'humain c'est aussi le non-humain ? Sérieusement, tu connais toi une réalité plus importante que celle-là ?

L'HOMME. — (*timidement*) La réalité économique et sociale ? Le chômage ? La mécanisation de la vie ? La pollution de notre espace de vie ? La faim et la maladie, la misère et la mort ?

LE CHIEN. — (*Il se rembrunit.*) Oui. (*Silence.*) Oui. (*Silence.*) Mais non en fait. Car pour ces choses-là, il y aura toujours une armada d'hommes et de femmes de bonne volonté pour s'y atteler et tenter de les combattre. On trouvera toujours du monde pour s'occuper de ces réalités-là. Mais moi je te parle d'autre chose. Je te dis qu'il est peut-être temps aujourd'hui de prendre au sérieux les vérités symboliques et les faire fertiliser le champ politique. Pfout ! Allez ! On décroisonne ! (*Il peut faire des moulinets avec les bras.*) Pfout !

L'HOMME. — Humpf ! Humpf !

LE CHIEN. — Humpf, oui, ça peut être humpf aussi.

L'HOMME. — Excuse-moi. C'est bizarre. C'est quand tu as dit « symbolique » et « politique » dans la même phrase. J'ai carrément joui dans ma culotte. Je me suis fait dessus je crois.

LE CHIEN. — Tu vois, j'emploie des mots qui font bander ton être-chien... OK. Faisons une pause, la dernière.

III.

(Homme et chien s'assoient ou autre chose. En tous cas, ils ont l'air détendu, on les sent contents d'être là, et puis que ça finisse bientôt. Maintenant, c'est du plat, ou de la chouette descente. L'un d'eux peut même siffloter une chanson parmi celles qui vous mettent dans un état d'excitation ressemblant à s'y méprendre à la joie.)

LE CHIEN. — (*Il boit de l'eau et reprend.*) Tout l'enjeu politique est là dans cette histoire de honte. Comment peux-tu vivre avec cette honte de nous autres qui est en fait une honte du plus profond de toi-même ?

L'HOMME. — Ça me semble difficile en effet.

LE CHIEN. — Et pourtant, la plupart des gens le font quotidiennement. La honte de soi s'oublie, comme toute chose. Et puis, pour nous aider à enfouir cette honte, il y a des

tas d'appareils personnels ou collectifs, privés ou publics, légaux ou illégaux. Tous les jours s'inventent de nouvelles techniques d'oubli de la honte de soi. Et heureusement d'ailleurs ! C'est qu'on n'est pas vraiment équipés mentalement pour reconnaître chaque jour les multiples métamorphoses qui nous traversent. Et que sont les fous sinon ceux qui ne parviennent pas à endiguer ces flux de réalité qui nous constituent ? Mais bon, cela ne doit pas nous empêcher de prendre des risques quelquefois. Il y a un juste milieu, n'est-ce pas. Toi, avec ce que tu dis sur les chiens, c'est sûr que tu ne prends pas de risques.

L'HOMME. — (*ravi d'être enfin rejoint par la pensée du chien.*) Comment ça ?

LE CHIEN. — Je dis juste que tu ne prends pas de risques. Tu cadenasses tes métamorphoses en expulsant ma réalité de toi. Tu crées une séparation infranchissable entre toi et moi, et tu dis que cette séparation est aussi celle entre le noble et l'ignoble, entre le beau et le laid, entre le propre et le sale. Tu cadenasses, tu balayes, tu te laves les mains, c'est réglé. La distinction entre l'humain et le non-humain ne te pose pas de problème, n'est-ce pas ?

L'HOMME. — (*coi.*)

LE CHIEN. — Humpf ! Humpf ! Regarde, je fais l'homme ! (*Il fait les gestes et mimiques qu'il veut.*) Regarde ! Hop ! (*Continuant à faire ses mines et ses gestes jusqu'à la fin. Ça lui demande de l'énergie.*) Tu t'es déjà demandé où s'arrêtait l'humain pour toi ? Non ? C'est quoi la limite acceptable pour toi ? Tu la fixes bien sûr, mais tu la fixes comment ? Et alors du coup qui tu intègres dans ta communauté humaine ? Tu ne t'es jamais demandé qui tu intégrais dans ta communauté humaine ? Ah bon. Et comment sont ceux qui ne sont pas identiques à l'identité de ta communauté ? Ils ressemblent à quoi dis-moi ? Tu les reconnais comment ? Tu dois bien les reconnaître pour pouvoir dire qu'ils ne sont pas de ta communauté humaine, n'est-ce pas ? Et ta communauté, elle en pense quoi de tout ça ? Qu'en pense la communauté ? Non ? Ça ne te parle pas ce que je te dis là ? Bon. Tant pis. Ah ! Bon bon bon. Mais dis-moi hein homme dis-moi, où est ta ligne de partage ? Tu la traces comment ? Tes gestes pour la tracer ? Et du coup hein, au-delà de la ligne de partage qu'est-ce que tu ne partages pas ? Parce que la ligne de partage, ça sert à ça, non ? À définir ce que tu partages. Et du coup dis-moi qu'est-ce que tu partages à l'intérieur de ta communauté ? Hein ? Tu le sais ce que tu partages ? Bon bon bon.

(Etc. On peut finir comme on veut, et ajouter du texte s'il le faut. Le chien peut boire de l'eau, taper dans ses mains ou autre chose. Il doit se décrédibiliser un petit peu. On devrait sortir avec une légère et pas nécessairement agréable impression de ne pas avoir tout compris, malgré tous les efforts — et c'est important — faits par les uns et les autres en faveur de la clarté et de la transmission.

On devrait aussi pouvoir sentir à quelle point joie et tristesse sont mêlées, à ce moment. Pas de quoi s'en faire.)

*

17-30 octobre 2006.

**POUR TOUTE UTILISATION, PARTIELLE OU COMPLÈTE, DE CE TEXTE, PRIÈRE DE BIEN VOULOIR
PRENDRE CONTACT AVEC :**

Lumière d'août | compagnie théâtrale/collectif d'auteurs
81, rue de l'Alma
35 000 Rennes
02 99 79 32 91 / 06 78 52 33 86
lumiere_daout@yahoo.fr
www.lumieredaout.net